



“If it wasn't for Rama and Allah, I'd still have a mother” –  
Jamal Malik, “Slumdog Millionaire”, film de Danny Boyle.

« C'est une question d'argent, pas de liberté. Vous pensez que vous êtes libre? Essayez d'aller quelque part sans argent », - Bill Hicks.

Je connaissais déjà cette histoire : c'était la vieille histoire de la fameuse Atlantide ;  
Elle avait existé mais elle a disparu car elle avait souhaité dominer l'univers et la vie...

Mais avant de disparaître la solution de sa survie était très facile :

Il fallait bloquer l'argent qui était le dieu des habitants de l'Atlantide ;

Car l'Univers ne pensait pas que la solution était l'argent nommé l'Atlantide ;

C'est-à-dire : ne pas travailler pendant deux semaines et bloquer ce mensonge d'Atlantide ;

Alors les habitants auraient compris leur propre force et la non-importance de l'artificiel Atlantide ;

Et les ainsi-nommé « gouvernements » et « dirigeants » auraient compris la force des gens de l'Atlantide ;

Il fallait juste ne pas aller travailler massivement pendant deux semaines du temps cher de l'Atlantide ;

Du temps qu'on qualifiait d'une autre manière « Le temps vaut de l'argent de l'Atlantide » ;

Avec un grand calme sans violence, on pouvait se reposer pendant deux semaines de la vie de l'Atlantide ;

Mais le problème était que les gens aimaient l'argent encore plus que le calme de leur vie d'Atlantide ;

Ils pensaient en être dépendants et pour rien ils n'auraient abandonné la vie artificielle de l'Atlantide ;

Et c'était pour ce même amour cher qu'existait la merde de l'Atlantide.

« We've come too far to give up who we are », - Pharrell Williams.

UNE FEUILLE BLANCHE

---

*DESTIN*

*Ton destin s'écrivait sur une feuille blanche :*  
*Tu écrivais toi-même ton destin,*  
*Le destin était blanc,*  
*Et tu le dessinais toi-même,*  
*C'était Ton Dessin,*  
*Tu dessinais toi-même ton dess-T-in.*  
*C'était ton mal, le grand T de ton dessin.*

Quand j'avais commencé à prendre des cours d'Yoga, ma coach m'a demandée d'écrire sur une feuille blanche ce que je ressentais. J'ai rédigé sur les feuilles blanches toutes mes souffrances et les libérations que j'obtenais face à elles grâce à Yoga, grâce à la force libérée de mon Cœur. J'écrivais mon destin sur les feuilles blanches.

Je commençais à écrire sur une feuille blanche.

Je commençais d'une nouvelle feuille blanche.

Je recommençais ma vie.

Et avant...

C'étaient des T que j'avais rédigés moi-même ;

C'étaient des T que j'avais dessinés moi-même ;

J'avais dessiné mon des-T-in moi-même ;

J'avais choisi ma des-T-ination moi-même ;

Je continuais ma des-t-Inaction moi-même :

Quand il était entré dans le métro, il avait demandé un sou,

Et en échange, lui, tout petit, distribuait des icônes jolies des Saintes,

Il avait besoin d'un sou juste pour s'acheter à boire et à manger,

Ou pour acheter quelque chose pour sa Mère qu'il aimait sans cesse ;

Il avait de petites épaules, des yeux ensoleillés et pleins de feux.

Avec ses mouvements énergiques, ses gestes dédiés et ses yeux-feux,

Acheter quelque chose pour sa mère pleurant qu'il voulait aider.

Je le savais mais je ne lui avais pas donné mon sou même si je l'avais,

Car j'avais choisi une autre des-T-ination pour mes sous malheureux.

Je voulais les lui donner, mon Cœur me dictait avec une jolie tendresse,  
Mais je ne l'avais pas écouté, ma tête avait choisi un autre destin pour eux.  
C'était un enfant qui était entré tout seul dans le métro, dans le train,  
Avec ses petites mains il distribuait des petites icônes des saintes,  
Je le connaissais - j'avais l'impression, dès ma naissance, il était partie de moi-même,  
Mais j'avais grandi, je ne l'avais pas reconnu. J'écrivais mon destin moi-même :  
Lorsque j'avais mal, j'étais heureuse, malheureuse, on ne m'avait pas reconnu,  
Car la méconnaissance, je l'avais dessiné moi-même dans mon dess(t)in connu.  
Il m'avait laissée son icône car mon amie avait payé double, semblant l'avoir connu,  
Mais je l'avais rejetée, je l'avais donnée à mon amie ; non, je ne l'avais pas reconnu.  
Je le savais : c'était parce que je n'avais pas écouté mon cœur qui m'avait connue ;  
Et mon ignorance était mon habitude la plus vieille de toutes mes habitudes connues.

**“Tout ce qui devient une habitude tue notre capacité à répondre spontanément et dans le moment présent”, - Osho.**

Quand on dinait dans un restaurant, elle avait passé juste à côté de la fenêtre,  
Elle s'était arrêtée, elle nous avait regardés, elle avait des violettes dans les mains ;  
Elle nous regardait, elle avait froid, il faisait très froid en dehors de la fenêtre ;  
Ses yeux brillaient, ses yeux scintillaient, semblant avoir des larmes aux yeux ;  
Elle avait des violettes, elle les vendait, réfléchissait si nous pouvions les acheter.  
Je le savais : elle avait besoin d'un sou pour s'acheter à boire ou à manger ;  
Ou pour acheter quelque chose pour son mari plus vieux encore qu'elle était ;  
Elle n'avait pas d'autre moyen que de vendre des fleurs recueillies à côté de chez elle ;

Elle nous regardait et elle espérait, elle avait des mains qui tremblaient ;  
Elle nous regardait dans un restaurant, diner ensemble et joyeux.  
Je voulais l'aider même au moment où j'l'avais première fois regardée,  
Mais je ne m'étais pas levée : on dinait ensemble, on était joyeux.  
Je voulais l'aider et apporter mon soutien, je voyais : elle espérait ;  
J'attendais la fin de notre diner pour me lever enfin ;  
Joyeusement on avait fini, on avait payé notre fin ;  
Elle attendait toujours, je savais toujours : elle espérait.  
On était sorti. Il faisait froid, il y avait le vent qui soufflait,  
On s'était dépêché vers la voiture, on avait peur du vent dépêché ;  
Elle nous avait suivis, elle espérait toujours, je le savais ;  
Elle n'avait pas dit un mot, mais elle espérait, je savais.  
Elle était déjà derrière nous, mais toujours je la voyais :  
Ses yeux qui scintillaient des larmes et ses mains qui tremblaient,  
Comme si je la connaissais dès ma naissance,  
Comme si elle était partie de moi-même.  
Mais je ne l'avais pas aidée. Car personne ne l'avait pas aidée ;  
Car je n'avais pas écouté mon cœur, mais ma tête qui était dépêchée ;  
Car je regardais toujours les autres comme toujours je les avais regardés ;  
Car se comporter comme les autres était la plus vieille de mes habitudes les plus bêtes.  
Elle avait des fleurs à vendre, elle avait des feuilles de violettes.  
Les feuilles tombaient par terre... il y avait du vent froid qui soufflait...  
Elle avait espéré et l'espérance était la meilleure chose de tous les temps,

Mais je ne l'avais pas reconnue. Je dessinais moi-même mon destin :

Lorsque j'espérais, on avait laissé tomber mon espérance,

Lorsque j'avais besoin d'aide, on ne m'avait pas aidé.

Car la désespérance et l'insouciance,

Je les avais mises moi-même dans mon dess(t)in.

**« Il est très important d'être capable de ne pas écouter le mental, mais plutôt d'être un avec ce qui voit le mental », - Mooji.**

Elle grandissait à côté de chez moi, elle était une petite fille - fille de la guerre ;

Fille de la guerre – c'était un pseudo acquis plus tard. Avant elle était comme elle :

Une toute petite fille, avec les yeux bleus, qui aimait tout; tout le monde l'aimait ;

Une fille de sa mère, une fille de son père, mais elle ne les avait plus, ses parents aimés :

La guerre avait tout détruit, même sa maison, ses proches, ses parents - de la fille de guerre ;

La guerre même l'avait détruite, cette petite fille avec toutes ses tendresses et ses rêves.

La guerre que j'avais commencée, car je voulais voir la destruction forte de la valeur.

Elle était debout, elle faisait face, elle n'avait pas mangé depuis des mois de guerre,

Elle souriait toujours, mais elle pleurait sans cesse, ses larmes éteignaient le feu dans ses yeux,

Son âme se déchirait; - elle l'avait méritée de son père et de sa mère, mais la guerre l'enlevait.

La guerre enlevait tout : son enfance, sa présence, son existence, son âme, sa joie, sa liberté.

La guerre que j'avais commencée au nom de la religion, du futur, de la justice et de la vérité.

Au nom de la religion, du futur, de la justice, de la vérité - je détruisais son présent, sa vérité.

Pourquoi on avait volé sa vérité ? Juste par ses yeux, sans me dire un mot, elle me demandait.

<https://www.facebook.com/muhammad.ibnuhammad.731/videos/348041288879987/>

C'était un petit garçon, je le regardais direct dans les yeux ;  
Lui, avait regardé direct dans la guerre et dans ses yeux :  
Il habitait une campagne, il avait une maison, deux étages, et les deux  
Avaient été mis au feu par le feu qui était inventé non par le dieu ;  
La maison enflammée, le petit et ses parents direct dans le feu,  
Le père enlevait son garçon, la mère le pouvant pas, étant enceinte,  
Son père l'avait placé dehors, dans un endroit sûr loin du feu ;  
Mais maman n'apparaissait pas, elle était toujours dans la maison en feu,  
Le père se précipitait vers la porte pour sauver sa femme et sa fille du feu,  
Mais le feu était plus fort, ma guerre était plus forte que les parents - eux,  
Car j'aimais la force, j'aimais le pouvoir, j'aimais le vouloir et j'aimais la peur ;  
Le feu s'emparait de tout, même son père et sa mère - enceinte de sa sœur.  
Il avait vu le feu, il avait vu la guerre, il avait vu la disparition et la peur.  
Il avait tous vu par ses propres yeux, et maintenant ils me regardaient,  
Les yeux qui avaient tous vu, les yeux qui savaient tout et me demandaient :  
« Pourquoi ? Je n'existe pas ici ? ». Si. Il existait. Mais pourquoi on l'avait fait ?  
Pourquoi on lui avait volé son existence, pourquoi on voyait sa vie déchirée ?  
Je n'avais pas la réponse, pourtant c'était moi-même qui avais tout fait.  
Il était assis à côté de la fenêtre mais il ne regardait pas par la fenêtre,  
Il me regardait, il savait tout mais n'avait pas dit un seul mot, pas un !  
Les yeux toujours pleins d'amour de sa terre battue, que j'avais mis au feu ;  
Ils me demandaient, sans poser la question : « Où était sa vie, pourquoi volée » ?  
Je me cassais la tête mais je n'avais pas la réponse, ni pour lui, ni pour elle.

Je ne savais pas pourquoi j'avais décidé de changer leur vie et leur destinée.

Ils étaient destinés à la joie et à l'amour qu'ils avaient toujours dans leurs yeux,

Mais leur destin, je l'avais changé : j'écrivais moi-même mon destin malheureux :

J'avais choisi la guerre et je l'avais mis par propre main dans ma destinée moi-même.

Cause : j'étais malade - de pouvoir, de vouloir, d'autorité, de justice, de guerre, de peur.

Leurs yeux maintenant pleins de larmes, les larmes accentuaient leur mal malheureux.

Je les avais rendus esclaves de la faim et du malheur,

Cause pour laquelle j'avais perdu ma libération moi-même :

Je cherchais la liberté mais je ne la trouvais pas,

Car j'avais choisi mon destin moi-même :

J'avais choisi l'esclavage, et la liberté – je l'avais ignorée.

Je cherchais liberté ailleurs : dans les nuages :D, sur terre :D, comment je pouvais la trouver ?

Je ne pouvais pas, elle n'existait plus pour moi : je l'avais effacée de mon dess(t)in moi-même.

Je cherchais mon indépendance ailleurs : sur Terre :D, sur Mars :D, sur Pluton :D, même :D,

Mais je ne la trouvais pas : j'étais dépendante de mon vouloir, de mon pouvoir, de ma peur.

Quand j'avais ignoré sa présence et sa liberté, celle-ci avait été disparue de mon dessin aimé.

Je la cherchais en vain. Elle était effacée de mon destin. Elle était effacée par moi-même.

Enfant, il était joyeux et riait voyant la bougie dans la tarte - lui destinée,

Il riait, il était heureux et par son bonheur même ses yeux brillaient ;

Son sourire, il l'illuminait, j'avais vu cette magie et la voir encore – je voulais,

Mais il ne souriait plus, il n'avait plus de force de rire et la brillance des yeux :  
Car je l'avais appris le mal, le malheur, le noir, la peur, la guerre et s'éteindre,  
Je l'avais appris comment voler rire - ne pas sourire - comment possible c'était,  
Je l'avais appris comment s'éteindre et comment pleurer,  
Lui, qui ne savait que sourire, maintenant pleurait,  
Je l'avais montré les gens décapités et comment possible c'était,  
J'avais dessiné son destin à l'envers et j'avais retourné mon destin moi-même :  
On était destiné à la joie et à l'amour mais j'avais changé moi-même mon dess(t)in.  
**« Il suffit de garder les yeux ouverts : tout se charge de signification », - Michelangelo.**

C'était mon habitude : quand j'voyais la feuille blanche, avec le noir – je la dessinais :  
Quand on avait conduit les Croisades, on avait coulé le sang – et pleins, les rivières,  
Quand on avait vu cela, on avait changé le Coran : apporté le noir dans le livre saint,  
Quand on avait vu cela, on avait commençait de nouvelles guerres plus noirs, en fait :  
On avait changé nous-mêmes notre destin. On l'avait dessiné par le noir, notre dess(t)in.

Mais on calomniait toujours un autre, un celui qui était le créateur de notre dessin.

**Shakespeare** avait raison lorsqu'il disait, avec souci, de ce truc - de notre dess-t-in :

**« Sois aussi chaste que la glace, aussi pur que la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Il n'y a pas de vertu que la calomnie ne sache atteindre ».**

Et c'était moi-même, je calomniais un autre : je dessinais mon destin moi-même :

J'étais calomniée par un autre, car Calomnier- je l'avais dess(t)iné moi-même.

Ma coach m'avait demandé de rédiger sur une feuille blanche. Où je la trouvais ?

Est-ce qu'il y avait toujours des feuilles disponibles blanches sur lesquelles rédiger ?

Oui. Il y avait toujours, et même je la trouvais à l'intérieur profond de moi-même :

Mon destin mi-noir, mi blanc, que j'avais noirci, je voulais le redessiner moi-même,

Il y avait toujours le Blanc disponible sur lequel dessiner,

Et les traits de caractère - je voulais les changer, et même ma destinée !

Mon blanc supportait tout, même le noir, c'était bizarre mon dessin dessiné !

Je rédigeais sur une feuille blanche, il y avait toujours plus de place - je le trouvais,

Je voulais commencer une nouvelle vie, d'une feuille blanche, si je la trouvais !

Je voulais dessiner ma vie et je voulais dessiner mon dessin moi-même !

**« On doit prendre les petites décisions avec sa tête et les grandes avec son cœur », - H. Jackson Brown.**

Le Mot était le premier et le mot était décisif, il fallait choisir entre les deux :

L'Amour et la Paix ou la Haine et la Peur ; la Guerre et Dépendance ou la Vie et Liberté.

Lui était **Un**, Elle était **Un**, tous les Trois : Jésus, Muhammad et Bouddha - étaient le **Même**.

**« Lorsqu'une chose évolue, tout ce qui est autour évolue de même », - Paulo Coelho.**

Ayasofya (Sainte-Sophie), Turquie



Consacré à tous ceux qui aiment dessiner

*DESTIN*

**Dess-T-ine Toi-même Ton Dess-t-in**

Dess-(T)-in Blanc - la feuille blanche, tu la dessinais Toi-même...

C'était ton mal, le grand T de ton dessin...

